

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 17

MONTRÉAL : 14 MARS 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

SAUVAGES...

Une petite enquête s. v. p.

Jeudi de la semaine dernière, vers midi, nous croisions, dans le corridor de la Maison des Étudiants, quatre visiteurs, assurément de langue anglaise. L'un d'eux portait un camera en bandoulière. Au sortir d'une des salles de billard, tous les quatre firent la grimace et l'un d'eux ne put s'empêcher de lire de façon à être entendu : "Have you ever seen such a dirty place?"

Il fallait voir soi-même. A notre tour nous fûmes pleinement édifiés, mon camarade et moi.

Les pauvres billards ! Qu'avaient-ils donc fait pour mériter un pareil traitement. Le tapis vert, tout neuf dont on les avait habillés au mois d'octobre dernier, offrait aux regards trois ou quatre échantillons de ces magnifiques angles droits, qui, sur le tableau noir, feraient applaudir leur auteur. Et tout autour, une myriade de petits accros qui sentent la maladresse, l'incurie et la négligence.

Les bandes de caoutchouc sont encore plus maltraitées; quand on ne les a pas entamées au couteau, on les a arrachées à moitié, probablement pour les rendre plus élastiques. Mais le plus riche spécimen de ce que peut faire la fureur sauvage, c'est une malheureuse table de "pool", qu'on avait remise à neuf au mois de novembre dernier. De son bel habit vert, on ne pourrait tailler aujourd'hui la décente culotte d'un petit singe.

L'histoire qu'on nous a faite du martyre de cette pauvre table de pool, nous a presque fait pleurer.

"Objets inanimés, avez-vous donc une âme
"Qui s'attache à mon âme, et la force
[d'aimer!]

x x x

Tout a été déchiré; tout a été brisé. Les billes ont plus d'une fois servi de projectiles de combat, si l'on juge d'après les écorchures. Et pourtant, la police n'est pas venue depuis longtemps déjà.

Quand ces beaux messieurs jouaient au pool ou au billard, ils trouvaient trop enfantin de pousser la bille avec le "procédé", comme font les gens raisonnables. Le manche de la queue de billard, c'est bien plus commode. Et allons-y donc! et quand la baguette n'était pas du goût du joueur élégant, on la brisait, sans plus de façon: c'est l'Université qui paie!

x x x

Franchement, nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant, qu'il n'y a pas de sales plus gâchées et plus sabotées, même dans le faubourg Québec.

La Maison des Étudiants avait renouvelé ou remis à neuf tous les appareils de jeux. En moins de quatre mois tout est massacré. Ce ne sont pas les professeurs qui viennent à la Maison des Étudiants. Ce sont les élèves de Droit, de Médecine, et de Chirurgie Dentaire.

Il y a parmi eux des sauvages et des forcenés. Ils sont l'infime minorité, c'est bien sûr, et nous nous garderons bien de faire porter la responsabilité sur tous les camarades.

Mais il nous semble qu'on leur fait la part trop belle, à ces quelques fous qui peuvent dévaster tout à leur aise, avec impunité, nos salles et nos jeux.

Ces actes exigent réparation; nous demandons aux présidents de ces trois facultés que nous avons nommées, d'instituer une petite enquête qui fera connaître les coupables.

Nous en connaissons déjà quelques-uns. Mais avant de publier leurs noms, et de faire admirer leurs photographies, nous attendons le résultat de la petite enquête de famille que nous réclamons.

Notre demande est légitime; nous n'avons que faire de ces sauvages chez nous.

Paul l'HERMITE.

Ce brave M. Arnould

NOTRE RETRAITE PASCALE

Quand parut le livre de M. Arnould, ancien professeur de littérature à l'Université Laval, ouvrage que son auteur avait intitulé "Nos amis les Canadiens", nous avons publié à dessein, la page consacrée aux étudiants canadiens.

En voici un court extrait:

"Au milieu d'une des grandes villes, lorsque la retraite annuelle est prêchée aux étudiants canadiens dans leur chapelle, ils accourent nombreux pour le commencement de chaque instruction, mais sitôt que l'orateur a fini d'annoncer son sujet, beaucoup se détachent de partout, du haut même ou du milieu de la chapelle et tout bonnement s'en vont".

Nous n'avions fait aucun commentaire. Nous attendions le moment propice; la retraite pascale vient d'avoir lieu. La chapelle était comble : chaque soir, une centaine d'étudiants restaient debout faute de place, et ils restaient debout jusqu'à la fin. Le père Hage a failli être applaudi.

M. Arnould, des plumes plus autorisées que la nôtre ont déjà souligné votre péché mignon, péché qui vous a joué de bien vilains tours: d'un fait particulier vous tirez trop souvent une conclusion générale.

Quand vous nous avez fait l'honneur d'une visite, à notre chapelle, pendant la retraite

pascale, vous deviez être bien absorbé dans vos réflexions; et quand le bedeau est allé au fond de la chapelle allumer les becs de gaz, vous l'avez pris pour un étudiant qui s'en allait. Votre méditation vous a repris. Et à cinq ans de distance vous écrivez gravement, après l'avoir dit en conférence à Poitiers:

"Les étudiants accourent nombreux pour le commencement de chaque instruction; mais sitôt que l'orateur a fini d'annoncer son sujet, beaucoup se détachent de partout, du haut même ou du milieu de la chapelle, et tout bonnement s'en vont".

x x x

Bedeau, quand il y aura de la visite, voyez à ce que vos lumignons soient allumés, avant qu'elle arrive.

Paul l'HERMITE.

Un aubaine

Nous apprenons avec grand plaisir que M. Benoit Poirier, B.A., musicien de renom et sympathique ami des Étudiants de Laval, donnera le dimanche de Pâques, à l'église Saint-Vincent de Paul de Montréal, un récital d'orgue, à 4 heures p.m.

Monsieur Poirier est l'auteur de plusieurs pièces religieuses, et d'un chant universitaire pour les E.E.M. : "Carabin, Carabine".

Le goût de l'art et le désir de perfectionner toujours davantage leur éducation esthétique encourageront les étudiants de Laval à aller l'entendre.

SONNET

Les rameaux ont gémi sous les baisers du vent
Et mon cœur a reçu cette note plaintive...
Pauvres sanglots d'amour, en mon âme craintive
Vous avez fait perler des larmes bien souvent !

C'est qu'en vous je vois Dieu! par vous je suis fervent:
Ces larmes sont des fleurs que la bonté cultive
Et qui viennent jeter sur ma vie inactive
Le parfum qu'on respire au cloître d'un couvent!

Quand je ne serai plus qu'un peu, qu'un peu de terre,
Quand, semé par ma mort, germera le mystère,
Amis, vous lèverez vos regards vers les cieux.

Et vous direz tout bas : pleure, pleure, nature.
"Car ton amant est là, dans ton sol silencieux,
"Heureux de l'écouter jusqu'en sa sépulture!"

MARC.

NATIONAL

LES PLUMES DU PAON, COMEDIE EN 3 ACTES PAR A. BISSON ET BERR DE TURIQUE

Nous voilà transportés sur la queue de ce paon, comme la mère l'Oie sur le dos de son pa'mipède, par delà la rampe, dans ce monde artificiel des coulisses où, suivant l'expression de Bajolin, l'on se donne des poignées de lèvres comme dans les autres milieux l'on se distribue des poignées de mains.

Durant cette excursion derrière le manteau d'arlequin, A. Bisson et Cie, nous découvrent les intrigues des directeurs de théâtre, les manies passionnelles des actrices qui collectionnent les auteurs à la mode, les mésaventures d'un dramaturge malchanceux, rongé par une noble idée, enfin les tribulations et les ennuis d'un vaudevilliste applaudi, rivé à une femme jalouse.

Raoul Prémart, auteur d'un grand drame ibsénien tombé à plat, après trois représentations, consent à signer et à mettre en répétitions, quelques comédies joyeuses de son ami Claudel. Elles réussissent et "ce coureur attiré des oeufs qu'il n'a pas pondus", récolte toute la gloire d'un succès retentissant.

Cela suffit à vous expliquer le titre et autour de ce thème que j'ai considérablement simplifié, viennent se greffer des situations typiques qui se déroulent dans un dialogue d'une assez grosse gaieté où les calembredaines tiennent plus de place que les traits de fine observation. En dépit de quelques longueurs, d'un abus manifeste du mot à effet et de la boutade, de certaines invraisemblances et d'un dénouement un peu dépêché, ces trois actes sont de nature à dérider les helles-mères; les plus renfrognées.

Nous n'y avons pas résisté.

x x x

M. Brain est un moulin à gestes. C'est effrayant ce qu'il en a moulu pendant la soirée. Il n'en interprète pas moins Raoul Prémart avec une inassable verve. M. Lombard caricature d'une façon pittoresque Triekmann, ce mangeur de choucroute, agent de publications théâtrales. M. Filion est tout épanoui dans Bajolin, ancien manufacturier de brosses qui tient des propos graveleux et commet des petites frasques innocentes. MM. Scheler et Pelletier jouent

avec entrain des rôles d'une noire ingratitude.

Mme Briant est une bien délicieuse Yvonne, malgré la fatuité et les extravagances que comporte ce caractère ambitieux. Mme Vhéry m'a semblé légèrement monotone dans Germaine, jeune femme amoureuse et jalouse. Mme Delays incarne une Solange furieusement affriolante.

Les peintres de décors, à ce théâtre, procèdent par contrastes violents, et par oppositions saisissantes. Je n'en veux pour illustration que ce salon du 3ième acte. Les deux premiers actes se passaient dans des décors exécutés d'après la vieille méthode classique, avec un certain souci de l'unité dans la couleur. Mais celui du dernier acte dépasse en originalité bizarre les divagations les plus anarchiques de nos toutes récentes écoles. Voyez plutôt : les trois portants de gauche sont recouverts d'une tapisserie vert tendre avec panneaux terre de sienne délavée. Ceux de droite sont également recouverts d'une tapisserie d'un vert fané, cette fois, avec panneaux d'un rose poussiéreux. Les portes latérales, côté cour et côté jardin, sont l'une, jaune crème, l'autre gris pâle avec reflets jaunâtres. Quant à celle du fond elle étale deux battants gris foncé avec panneaux rouge vif.

Vous ne sauriez vous imaginer comme toute cette gamme de couleurs fait une drôle d'impression sur la rétine, ordinairement peu habituée à un pareil débordement de teintes aussi disparates.

Ce sont assurément des novateurs ou des aveugles que ces messieurs les peintres. On ne saurait en effet affirmer autre chose après leur indécente exposition.

x x x

Le programme musical s'améliore... Je le constate avec une joie folle.

A tous les ramasseurs de mégots spirituels, je recommande cette ineffable rosserie qu'ils pourront utiliser dans les salons où l'on cause.

— Dans tous les corps de métiers, il y a un corps de femme.

G. DELOBELLE.

A NOTER

L'"Étudiant" ne paraîtra pas la semaine prochaine.

LA REDACTION.

Economie politique

Ce soir, vendredi, cours d'économie politique, à la bibliothèque des Arts. Entrée gratuite.

Chronique Universitaire

MALADRESSE ET MALENTENDUS

L'imagine qu'un étudiant, sans préjugés ni mauvaise foi, veuille se rendre compte de ce qui met en danger et rend fort problématique le succès de la fédération universitaire chez nous, et je crois, s'il a bien suivi les débats qui ont été engagés au sujet de cette question depuis près de trois semaines, qu'il ne manquera pas de se dire que le malaise qui règne présentement chez les étudiants à ce propos, est dû aux malentendus qui existent entre les uns et à la maladresse des autres.

Ces deux vices dans l'organisation du projet de fédération sont si étroitement liés ensemble et découlent si naturellement l'un de l'autre qu'il est bien difficile d'établir la nature de chacun, car il arrive souvent lorsqu'on le considère, qu'on prend un malentendu pour une maladresse ou vice versa.

Je le répète, il n'appartenait pas à Paquette de présider l'assemblée du 24 parce qu'il était le promoteur du projet qu'on devait discuter ce soir-là; je sais qu'il a accepté cette charge sans voir en tirer profit pour sa cause, mais n'empêche qu'il était dans une position fâcheuse qui a eu des conséquences fâcheuses.

Ce n'était pas le temps non plus alors pour certains orateurs de tourner en ridicule leurs adversaires; et c'est à ce moment que l'esprit de fanatisme s'est réveillé chez les individus qui composaient cette assemblée: chacun voulut prendre parti pour ceux de sa faculté qu'on tentait de ridiculiser. Et c'est ce qui fit s'entrechoquer les facultés, les uns contre les autres. Et comment qualifier maintenant la conduite de ces quelques étudiants—peu nombreux, heureusement pour le bon renom de la faculté à laquelle ils appartenaient—qui, du haut de la galerie où ils étaient, n'ont cessé d'injurier des orateurs qui certes les valaient doublement, mais qui n'étaient pas de leur faculté... Ne croyez-vous pas enfin, qu'il eût mieux valu remettre la votation à deux ou trois semaines, après cette assemblée du 24 de février pour permettre aux étudiants de se renseigner, de se former une opinion sur le projet de constitution, plutôt que de la faire voter trois jours plus tard; est-ce que cette décision n'aurait pas évité un grand nombre de malentendus?

Je m'arrête ici, fermement persuadé que si le projet de fédération a obtenu un si piètre succès, c'est dû aux erreurs commises de part et d'autre; lors de la discussion de ce projet et depuis: je n'accuse personne, car je veux croire en la sincérité de ceux qui ont joué un rôle sérieux dans cette affaire, quant aux autres—les farceurs et les insulteurs—je sais qu'ils ont le blâme de tous et que voulez-vous que je leur dise de plus?

AUTRE MALADRESSE

Et maintenant, que venait faire dans "La Presse" de samedi dernier cette chronique où l'on attaquait maladroitement et grossièrement la faculté de droit, parce qu'elle a cru bon, le jour de la votation, de remettre son vote sur les amendements proposés à la constitution, à mardi dernier et ceci pour des raisons que les autres facultés n'avaient pas? Quel était le but de cet article?

MARDI, ASSEMBLEE DE L'A. G. E. L.

Sur l'invitation de Paquette, la faculté de droit a délégué deux représentants, à la première assemblée du conseil de l'A. G. E. L., mardi soir, pour soutenir ses prétentions. Les deux chargés d'affaires étaient C.-A. Bertrand et A. Blain. D'après le discours-rapport de M. Bertrand, mercredi matin, à la faculté de Droit, il semble que les divers représentants en sont venus à un compromis satisfaisant pour toutes les facultés de Laval.

× × ×

Il me fait plaisir de signaler le fait que le seul nom de M. Vautrin, vice-président des E.E.G.C., prononcé par un orateur à cette même assemblée de mercredi matin, a provoqué les applaudissements unanimes des étudiants en droit.

Jacques HERMIL.

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fautoux.

Administration.—J. B. Mandeville

Adresse: "L'Etudiant", Université Laval, Montréal.

Les poils qui poussent

Quelques mots au sujet de cette fameuse association des Pincheaux-Unis.

A l'appui des promoteurs de ce mouvement, tels les Croisés d'autrefois, nombreux furent ceux qui s'engolèrent. Mais sur ce nombre, combien y en a-t-il qui sont demeurés sur la brèche?

A l'enthousiasme le plus grand, quarante, —non pas les "Immortels"—apportèrent une énergie et un courage inébranlable.

Pendant les premiers jours, parmi les membres de cette association, ce ne fut que sourires et sauts.

Mais, comme tout ici-bas est éphémère, (non pas seulement les roses, mais même les "pinches"), il y eût des faiblesses.

Beaucoup se sentant appelés, se sont enrôlés, mais peu sont restés fidèles à leur promesse. J'allais dire à leur serment.

Durant quelques jours, on vit sur le menton et même sous le nez de ces quarante "immortels", quelques tout petits poils qui risquaient une sortie érudite hors de leurs follicules, tel un jeune gazon naissant paraitre quelques brins d'herbe, (oh! bien petits!)

Cependant, ça et là, parfois, l'herbe se lève un peu plus touffue.

De même en est-il pour les membres de cette belle et vénérable association.

Ainsi, Papa C. c'est un oasis au milieu du désert, (je veux dire "désert de poils").

Prends garde, Papa, car tu as des concurrents dangereux. Ton "pinch", qui, depuis longtemps, fait ton orgueil et berce tes confrères, va être bientôt déclassé. Son étoile pâlit.

Sa grâce et sa finesse vont disparaître pour faire place à la grâce et à la finesse—et je dirai même à la sveltesse des poils soyeux de ces néophytes qui s'évertuent à tirer hors de leur prison de vingt ans, les quelques poils qu'a bien voulu leur donner Madame la Nature.

Depuis longtemps, ton air imposant en impose à tes confrères et les fait mourir d'envie de te surpasser.

Ainsi, après un véritable travail de Titans, et après avoir épuisé toutes les ressources des "engrais chimiques", Zénon B et Henri L. ont pu obtenir la deuxième place. Viennent ensuite, Roméo, Stéphanus et Norbert. Peut-être ont-ils collé les quelques poils qu'ils ont dérobés au fameux collet d'Albert Sorel?

Et les autres,—le; malheureux!—ont failli à l'honneur. Ils avaient pourtant engagé leur parole. Mais—il y a toujours un "mais"—ce sont des hommes, c'est-à-dire, des êtres ou des "individus" pleins de promesses et pauvres de parole.

Honte à eux! Pourtant la classe de Jème avait depuis quelque temps un certain air de gravité quand on la voyait défilier dans le corridor de médecine.

Maintenant, ceux qui sont restés braves et aussi courageux qu'ils étaient au commencement, sont si peu nombreux, qu'on peut se dire: "Rari nantes..."

"PINCO UNYS".

25 février 1913.

L'A. G. E. L.

Mardi soir, le 11 mars, M. Paquette, promoteur de la Fédération Universitaire réunissait les divers Comités de Régie, ainsi que les deux délégués qu'il avait convoqués de la Faculté de Droit.

Le but de l'assemblée étant de connaître officiellement les opinions des étudiants en Droit, M. A. Blain, E.E.D., donne les raisons qui militaient en faveur de sa Faculté contre le projet de constitution élaborée par la Fédération. A l'appui de ses allégués, il transmet à l'assemblée les dernières démarches opérées chez les étudiants en Droit; à savoir: 1o. Un vote presque unanime contre l'"alternative"; 2o. Un vote avec grande majorité pour l'Amendement Allard tel que modifié ou plutôt amplifié; les derniers passeraient sous peu aux mains de l'exécutif des officiers généraux et de quelques professeurs ou dignitaires responsables; 3o. Un vote presque unanime pour le projet de concéder aux étudiants en Droit 4 directeurs; 2 pour le droit et 2 pour la loi.

Après des pourparlers sur les positions bien tranchées de la Faculté de Droit, M. G. Lacasse démontre qu'il est impossible pour

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates, Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

Tel. Est 798.

Ouvert le soir

F. M. CURRAN
CHAPEAUX ET CASQUES

352 Sainte-Catherine Est, coin Berri.
Spécialité: Marque Mansfield.

les divers Comités de Régie de voter sur les propositions des 2 délégués, sans risquer d'aller à l'encontre des idées de leurs sujets respectifs. C'est alors que la belle motion Vautrin-Paquette vient élucider la question.

La motion ainsi conçue obtient 14 voix contre 4.

"Les membres des divers Comités de Régie ici réunis, recommandent fortement aux officiers élus de 1914-1915 de soumettre par un "referendum" la question d'alternative à tous les étudiants de Laval, avant l'élection des 3 officiers supérieurs du terme 1915-1916. Les membres des Comités de Régie croient que l'alternative n'aura pas d'effet d'ici à 2 ans".

La motion expliquée:

C'est-à-dire que d'ici à deux ans le projet de constitution de l'A. G. E. L., est mis en vigueur tel qu'adopté par les étudiants des 5 facultés et qu'alors les étudiants de Laval (dans 2 ans) décideront par un "referendum", si l'alternative doit être continuée ou non".

Sur ce, tous se retirent après avoir remercié MM. Lefebvre, E.E.G.C., et O. LeRiche, E.E.M., président et secrétaire de l'assemblée.

N.-B.—Le choix des directeurs dans chaque faculté doit se faire avant la sortie pour les vacances de Pâques.

Oscar LERICHE,

Secrétaire.

Nationoscope

LE TRIOMPHE DE LA CROIX. PIÈCE EN 5 ACTES PAR M. JULIEN DAOUST

Depuis quinze jours cette pièce est à l'affiche au théâtre Nationoscope et, l'après-midi et le soir, à la salle regorge de spectateurs. C'est donc beaucoup dire du drame lui-même et cette constatation a plus de valeur que toutes les louanges adressées à l'auteur et aux acteurs eux-mêmes.

Ceux qui ont assisté aux représentations ont remarqué qu'il y avait de tout dans la pièce de M. Daoust, et à son audition il faut passer par toute la gamme des sensations, depuis les pleurs jusqu'au fou rire.

En grand dramaturge qu'il est, M. Daoust, à l'instar de Molière "prend son bien où il le trouve", et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il s'est beaucoup inspiré du célèbre roman de Henryk Sienkiewicz intitulé "Quo Vadis".

De fait, Fabricius ressemble fort à Viniçius, Maximien a beaucoup d'analogie avec Néron, Nygidia, tout comme Lygie, nous est très sympathique; Bérénice, comme Pomponia, veille avec le plus grand soin sur sa parente Nygidia, et la noble figure de Aulus Plantius nous apparaît dans la personne de Claudius.

Ne nous arrêtons pas à ce détail et reconnaissons plutôt que M. Daoust nous donne une idée assez juste de la vie romaine, au temps des empereurs.

La cruauté et la débauche de ces maîtres du monde font ressortir la douceur et la pureté des premiers chrétiens personnifiés par Fabricius (Julien Daoust) et Nygidia (Mme Bell'a Ouellette).

Bref, c'était toute la cour romaine évoluant autour du César Maximien; (E. Daoust) sénateurs, préteurs, tribuns, légionnaires, patriciennes, courtisanes et philosophes.

Tous les spectateurs ont applaudi le "triomphe de la croix", et vu avec satisfaction le traître Lucius (Desmarteau), celui-là, même qui attente à la vertu de Nygidia, devenir exécrable à tout l'auditoire.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, fait son affaire dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

Tel. Est 6431.

La chaussure SLATER est toujours la même

"SLATER BOOT SHOP"
413 Ste-Catherine Est

Spécialité, pointure étroite.

A. E. BROUSSEAU,

Amis! N'oubliez pas MM. H. DESJARDINS ET CHARBONNEAU, 1202 Saint-Denis (Près Mont-Royal), qui offrent en vente des sacs de voyage, des valises et des articles de merceries. (Spécialité: points les plus grands). Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Albert Dumais

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Saint-Jacques, MONTREAL

TELEPHONE: Bureau Est 5556
Rés. Est 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

"Rentiers en 20 Ans"

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé: \$700,000. Versements mensuels: 25 ou 50 centimes.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements:

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

Tribune libre

"SOYONS LOGIQUES"

Messieurs les étudiants, réveillez-vous et lisez, il en est temps encore.

Dans un numéro du mois dernier, il s'est glissé un article virulent contre le Dr. Lasnier.

Serait-ce à propos de le réfuter de la même manière? Amis lecteurs, laissez-moi vous poser une question. Pourriez-vous connaître une chose sans jamais l'avoir vue? Non, ne répondez-vous tous en chœur, mais j'entends une voix discordante qui dit oui. Quelqu'un est venu écrire, le commencement d'un article qui a failli être intéressant.

Il a voulu nous prouver que le gymnase du Dr. Lasnier n'était pas hygiénique.

C'est lui le oui, la voix discordante qui s'est fait le porte-parole de tous les étudiants pour venir mépriser notre gymnase sans jamais l'avoir vu.

De plus, ce quelqu'un (qui voudrait l'être davantage) prétend insulter le Dr. Lasnier en lui reprochant une fête aux huîtres donnée gratuitement.

On peut se permettre de rappeler un bienfait à son bienfaiteur, mais jamais de le reprocher.

D'ailleurs, ce n'est pas à un simple étudiant en médecine de faire la morale à un médecin qui travaille dans notre intérêt en nous fondant un gymnase.

Remarquez, camarades que fonder un gymnase pour les étudiants, c'est de l'initiative, maintenant à nous d'encourager l'institut par une assistance nombreuse et fréquente.

On n'a pas été assez intelligent et compétent dans la matière pour se rendre compte que notre gymnase est au complet avec des professeurs de lutte tels que Messieurs Maupas et Paradis, en n'oubliant pas un fameux professeur de boxe dans la personne de Monsieur Bayle.

On parle de gymnastique de chambre, mais savez-vous que ce genre de culture physique ne vaut que la moitié de l'autre parce que la chose principale vous manque, la réaction de la douche froide et par le fait même vous vous exposez grandement à des rhumes désagréables. D'ailleurs, chers lecteurs, soyez donc intelligents et n'allez pas perdre l'occasion de posséder une santé qui vous rendra des services plus tard.

On l'oublie trop facilement cette santé paraissant ignorer qu'elle seule est l'agent de toute énergie physique et intellectuelle.

Donc, camarades étudiants, plus de discussion, et sachez apprécier dès maintenant ce que vous seriez forcés d'apprécier plus tard.

Nom de plume : MALPECQUE.

Louis HEBERT, E.E.M.

x x x

P.S.—Pardonnez, Monsieur, l'article dont vous parlez est entré dans le journal la porte grande ouverte, comme d'ailleurs tous ceux du Dr. Lasnier lui-même... lorsqu'ils ont du bon sens.

LA REDACTION.

Un thermomètre qui marque

105° d'enthousiasme

Les étudiants en médecine ont été heureux de constater, lundi dernier, que la féderation universitaire compte chez nos professeurs de très chauds partisans. Le docteur Séverin Lachapelle, notre si sympathique professeur de pédiatrie, nous le prouva avant de commencer son cours. Après s'être plaint spirituellement de ce que nous lui avions volé un cours vendredi dernier pour courir aux urnes, il félicite les étudiants du beau geste qu'ils viennent de faire en se groupant en une association générale. Il fait ensuite aux finissants la distribution gratuite de son thermomètre infantile—"autre symbole d'union, ajoute-t-il... entre la mère et le médecin".

Veillez croire, cher docteur, que ce n'est pas pour faire de la réclame à votre marchandise, que je souligne vos paroles et votre geste, mais simplement pour vous dire publiquement merci au nom de tous pour la bienveillance que vous nous témoignez en toute occasion et tout spécialement pour l'appui moral que vous nous donnez en la présente circonstance, où nous en avons tant besoin pour mener à bien la grande oeuvre que nous venons de commencer, oeuvre d'union, oeuvre de réforme, oeuvre de rapprochement, oeuvre de solidarité. Vous le comprenez, ce mouvement, docteur, et vous y applaudissez, bravo! C'est une verte leçon, tout de même, pour ceux des professeurs de notre grande université qui s'y montrent antipathiques ou indifférents.

BISTOURI.

Faculté des Arts

COURS DU LUNDI

ANGELINE ROVETTE

Le bibliothécaire

Pourquoi devoir, en exprimant notre rêve d'avenir, faire abstraction de toutes les contingences, alors que, justement, ce sont elles qui déterminent invariablement notre choix. Car enfin, nos goûts, nos aptitudes ne nous sont guère venus miraculeusement; ils sont le résultat d'un passé ancestral et familial, d'une éducation, d'une suite d'exemples, qui ne nous laissent guère de liberté réelle et nous conduisent inévitablement là où nous devons arriver.

C'est pourquoi, en somme, la vocation et le carrière s'accordent si fréquemment; c'est aussi pourquoi mon rêve d'avenir a grandi doucement avec moi, si bien grandi qu'il est aujourd'hui à la veille de se réaliser.

Il est vrai que c'est un rêve modeste et qui va peut-être vous faire sourire: je voudrais être bibliothécaire.

Voyez-vous, j'ai été élevée dans l'amour des livres. Mon père était un bibliomane distingué, mais tout en aimant par-dessus tout les vieux bouquins, il s'habitait à respecter tous les livres, quels qu'ils fussent.

Je ne savais pas encore lire, et déjà je savais manier les livres. Mon père me confiait sans crainte la lourde Bible de Doré, son admirable La Fontaine, "The lost Paradise" ou les Contes des Mille et une Nuits sûr que je les traiterais en amis ou en maîtres, jamais en jouets.

Je savais déjà qu'il faut toujours poser un livre sur une table, à plat, et non le tenir à la main, ce qui le disloque; je savais qu'il faut tourner les pages par le coin du haut, et non par celui du bas, et sans mouiller son doigt, surtout. Je savais qu'il faut éviter les marques trop épaisses, qui maintiennent le livre entr'ouvert, et quand il n'y avait pas de signet, je choisissais les miennes minces et propres; pour rien au monde, je n'eusse corné ma page, comme je devais le voir faire si souvent—avec indignation—à mes camarades d'école.

Plus grande, je n'avais pas de meilleure récompense que d'aider mon père dans le rangement perpétuel de sa bibliothèque, et ce fut un grand jour pour moi que celui où il jugea mon écriture suffisante pour écrire les fiches de ses livres nouveaux.

D'ailleurs, moi aussi j'avais ma bibliothèque, mes livres et mes fiches, et je ne me suis jamais lassée du plaisir d'augmenter leur nombre et de contempler leur ordre parfait.

Qu'y a-t-il au-dessus des livres? Ils vivent, ils sentent: on peut les aimer comme des amis, et l'on n'est pas trahi par eux; ils ont leurs habitudes, leurs particularités. Voyez les livres neufs: ils sont coquets, ils reluisent dans leur reliure bigarrée et paraissent fiers et joyeux; au contraire, regardez un vieux bouquin bien usé: n'est-il pas assez pitoyable, assez morne, assez las. On sent qu'il n'en peut plus.

Je me suis saisi par tant de mains, parcouru par tant d'yeux; il s'ouvre de lui-même, n'importe où, au lieu de resserrer ses pages, de les coller parfois, comme fait le livre neuf, moqueur et mystérieux.

Je disais qu'ils sentent: leur aspect n'est-il pas tout autre entre des mains délicates qu'entre des mains négligentes; n'ont-ils pas l'air de souffrir quand on les ouvre jusqu'à les faire crier, n'ont-ils pas l'air tristes, quand on les délaisse, n'ont-ils pas l'air aimables quand on les traite avec amour? —Voilà, le mot est dit: ils ont besoin d'être aimés; c'est de cette certitude qu'est née ma vocation.

Un jour, j'étais bien petite, j'accompagnai mon père à une bibliothèque circulante tenue par un pauvre garçon maladif et boiteux. Je l'enviai prodigieusement quand même, et en sortant je m'informai s'il était indispensable d'être boiteux pour être bibliothécaire. J'appris, non sans plaisir, que c'était inutile, mais en vérité, j'eusse accepté volontiers de me casser la jambe si l'on m'avait promis qu'une bibliothèque me serait donnée à tenir, en compensation.

Suis-je toujours aussi enthousiaste? Si vous me promettez de ne pas sourire, je vous dire tout bas: "oui". Il me semble que ce serait le paradis pour moi de vivre au milieu de centaines de livres—pas plus, car je veux les connaître tous—de les classer, de savoir toujours où sont tel ou tel, de réparer au jour le jour les déchirures inévitables, et d'enlever les taches, puisque,

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 17 MARS 1913.

"REDEMPTION"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 17 MARS 1913.

"VUES ANIMEES ET ATTRACTIONS SPECIALES"

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,

288, rue Sainte-Catherine Est,

MALLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis

J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine Est

DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine Est

C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine Est (coin Saint-Denis).

NOUVEAUX DEPOTS

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale

MM. GUENETTE, SENECAL, St-Denis

M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).

M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

savoir en premier lieu?

—L'écriture! Parbleu! fut la réponse.

Notre représentant, qui en a cependant vu bien d'autres... directeurs, resta figé. Malgré son étonnement, il ne perdit pas l'esprit.

—Vous... piquez une curiosité, monsieur, expliquez-vous, je vous prie.

—Eh! mon cher! Vous me tombez dessus à l'improviste, sans crier "garde". Ça n'est pas loyal. Je vais tout de même me fendre d'une explication. —Quand on fait du journalisme universitaire, il faut toujours avoir l'arme au poing. Sans aucune malice, il arrive que la pointe de votre plume lance un petit trait que vous croyez inoffensif. Votre article est diversement interprété. Des esprits aigris, que taquine une bile non purgée, se voient aussitôt provoqués. Tout de suite, les voilà en lice, demandant des explications. Il s'ensuit de violentes passes-d'armes. Et souvent il arrive que pour avoir voulu mettre les points sur les "i", on se met les poings sur le nez.

Avouez, mon cher ami, que ce sont là des coutumes par trop américaines. On dit et l'on répète que nous sommes les héritiers et le descendant de Français. Eh bien, soyons français tout-à-fait.

Vous comprenez pourquoi je fais de l'écriture. Pour contenter tout le monde et son confrère, il faut savoir les feintes, les ripostes, il faut n'être jamais à découvert; il faut savoir toucher vivement... la note juste".

En achevant ces mots, de son porte-cigare allongé du londrès, le directeur esquissa le geste.

Notre envoyé spécial recula si vivement que son chapeau tomba, et qu'il n'alla s'asseoir dessus.

—Prenez tout de même un siège, dit notre boss.

Il n'y a rien d'aussi difficile, reprit-il bientôt, que de satisfaire un étudiant. Qu'est-ce à dire lorsqu'il faut les satisfaire tous! C'est pire que de travailler au maintien de l'équilibre européen!"

Notre reporter avait eu le temps de se remettre. Même il commençait à se souvenir de Paul Féval et de son Bossu.

—Mais, M'sieur le Directeur, vous contentez-vous donc de ces attaques, de ces feintes, de ces parades de tierce ou de quarte? Ne connaissez-vous pas une bonne botte? La fameuse botte de Nevers, par exemple?

—Mon ami, vous avez trop d'esprit. Je connais surtout la botte de Dussault.

Faites, je vous prie, demi-tour; vous allez en sentir toute la souplesse".

Notre infortuné reporter s'est sauvé à toutes jambes et court encore.

L. V.

blas! certains misérables ne savent pas lire dix lignes sans imprimer un "pouce" dans la marge et sans souligner d'un coup d'ongle le mot qui les intéresse.

Mon Dieu, si les diverses bibliothèques de la ville savaient le nombre de pages que j'ai ramassés au volume, le nombre de traits de crayon que j'ai effacés, le nombre de coins que j'ai recollés, quelle reconnaissance elles m'auraient! Mais—n'allez pas me trahir!— je ne le fais pas pour elles, je le fais pour l'amour des livres, considérant leur bien devoir cela pour les innombrables joies qu'ils m'ont départies. Car enfin, ne croyez pas que je n'ai des livres dans ma bibliothèque, que pour le plaisir de les y voir et de les y savoir, de les cataloguer et d'y inscrire mon nom; et ne croyez pas que je les ouvre seulement pour constater qu'ils sont propres et bien reliés; non, je lis, et avec intérêt, et même avec profit. Aussi, mon bonheur de bibliothécaire ne consistera pas uniquement à contempler mes rayons bien garnis et à dénombrer mes volumes; s'il en était ainsi, je n'aurais plus qu'à souhaiter de n'avoir jamais de clients.

Dieu merci! le désir de répandre la bonne parole l'emportera, et de beaucoup, sur le regret de voir mes livres détériorés, et je suis sûre de les regarder joyeusement sortir pour remplir leur mission qui est de distraire, d'éclairer, d'instruire. C'est par là que le rôle du bibliothécaire s'ennoblit et devient immense: il détient la pensée des plus grands esprits de tous les temps et il doit la judicieusement répandre parmi ceux qui ne la connaîtraient pas sans lui.

Tout homme a une tâche en ce monde, mais parfois il ne la connaît pas, et, en ayant choisi une autre au hasard, il la remplit médiocrement ou mal. J'ai cette joie profonde de connaître la mienne, je crois que je la remplirai aussi bien que possible parce que je l'aimerai... Puissent maintenant les fameuses contingences ne m'en pas tenir trop longtemps éloignée!

Germaine A.

Nos petites enquêtes

NOTRE DIRECTEUR FAIT DE L'ESCRIME...

Notre "boss" méritait bien une petite visite de la part du reporter chargé des petites enquêtes.

Depuis longtemps, ce cher ami nous donne son opinion sans qu'on la lui demande. Nous voulions lui fournir l'occasion de nous la donner, au moins une fois, sur réquisition.

Le directeur de notre journal fumait tranquillement un vieux londrès, dans les spacieux bureaux de "L'Étudiant", qui avoisinent comme chacun sait, notre café fashionable, le Ritz-Déry.

Les pieds allongés sur un pupitre que n'encadraient pas les articles des nombreux collaborateurs, le chef relisait une volumineuse réplique du Dr. Lasnier à ses détracteurs, intitulée "Histoire d'un petit pipite jaune qui se prenait pour un aigle". Et le londrès sentait bon! Si le beau Maurice de Trois-Rivières eût été là, il aurait pris la résolution d'en acheter pour les amis.

Mais, au fait.

x x x

—D'après vous, M'sieur le Directeur qu'est-ce qu'un journaliste universitaire doit

RAPHAËL

Conférence de M. J. B. Lagacé

Un grand nombre de lecteurs et surtout de lectrices nous ont manifesté le désir de voir s'ajouter aux résumés des conférences artistiques faites, à l'Université, par M. Lagacé, celui de l'admirable causerie qu'il a donnée sur Raphaël, au Monument National. Notre représentant a obtenu de M. le professeur la permission de satisfaire à la demande de ces lecteurs assidus de notre modeste feuille.

Lorsque sortant de l'autre tertium, de la fournaise ardente de la Sixtine, nous pénétrons dans les loges du Vatican, il semble que les murs d'une prison tombent devant nos pas et que, comme Dante arraché par Virgile aux horreurs des cercles infernaux, s'offre à notre vue le riant spectacle des vallées ombreuses de l'Elysée. Nous passons de la nuit peuplée de spectres au jour ruisseau de beautés. Car c'est le propre de Raphaël de tirer des réalités décevantes et caduques des délices sans fin, et de donner à nos rêves la forme la plus idéale. C'est lui qui a créé l'atmosphère morale où, depuis quatre siècles, vit le monde moderne.

La carrière de Raphaël, si brève et si prodigieusement féconde, a été parcourue sans une hésitation, sans un arrêt, dans la joie de vivre, dans l'ivresse de produire. Il naît à Urbino en 1483. Son père Giovanni Santi, fut son premier maître. Orphelin à douze ans, il reçoit les leçons de Timoteo Viti, puis attiré par la renommée du Pérugin, il se rend à Pérouse où il devient l'élève le plus aimé du grand maître mystique. Une révolution qui éclate en cette ville, en chasse le Pérugin. Raphaël désorienté revient à Urbino, puis va à Sienne. Enfin fasciné par la gloire de Florence, il y court pour éprouver la plus amère des déceptions. En face de Vinci et de Michel-Ange, il comprit que l'art qu'il croyait être une langue moitié apprise, moitié sue d'instinct, était toute autre chose au bout du pinceau des maîtres florentins. Il comprit que ce n'était pas uniquement de l'âme que venait la source de l'émotion artistique, mais que sans la vérité et la vie, tout mouvement de l'âme demeurait froid, inexpressible... bref que son éducation était à refaire. Il la refit. Ce fut à ce moment qu'il commença la série de ces Madones si tendres, si humaines, qui ont plus fait pour sa gloire que ses fresques les plus illustres et que ses plus merveilleux portraits. Toute critique échoue devant le tableau de ces chastes ivresses d'une mère et d'un enfant.

En dépit des siècles qui ont durci le cœur des hommes, les Madones de Raphaël ont gardé toute leur séduction première. Comment vieilliraient-elles puisqu'elles sont le poème, toujours nouveau, de ce qu'il y a au monde de plus divin, de plus sacré : l'enfance et la maternité? Ce thème plein de poésie et de tendresse, Raphaël, arrivé au succès, le reprendra, l'exaltera en gloire, lui prêterait la majesté des visions épiques ou célestes; mais toujours il y mettra la plus tendre, la plus douce, la plus pure de son âme. Le danger était qu'à force de répéter ce sujet, il tombât dans la mièvrerie et la fadeur. Mais il était trop profondément artiste pour s'oublier dans les succès faciles. "Et c'est précisément le caractère le plus étonnant de l'art raphaëlesque que cette perpétuelle fraîcheur, ce renouvellement continu, ce mouvement de génie qui jamais ne s'exprime deux fois de la même manière, et qui fait de chacune de ses œuvres comme l'abrégé de toutes les ressources de la peinture".

Ce séjour à Florence avait achevé la formation artistique de Raphaël, mais lui avait donné à peine la notoriété. Ce ne fut qu'à

Rome, en 1509, à l'âge de 26 ans, qu'il connut les enivres du triomphe. A la vue des esquisses que la jeune peintre avait préparées pour la décoration des appartements qu'il voulait habiter, Jules II fut tellement émerveillé qu'il congédia tous les artistes qu'il avait réunis pour accomplir cette tâche et en confia l'exécution à Raphaël. L'œuvre était telle qu'elle absorba toute son activité. Les résultats de son travail opiniâtre furent les merveilles de la Salle de la Signature: "la Dispute, l'Ecole d'Athènes, le Parnasse". Il y a là quelque chose qui tient du miracle. Comment, en effet, cet artiste qui n'avait exécuté jusque là aucun grand ouvrage, se trouve-t-il en mesure, subitement transporté au cœur de Rome, d'aborder, avec cette maîtrise souveraine, l'une des plus vastes harmonies qui aient été conçues par le cerveau humain? "A notre avis, c'est l'atmosphère même de la capitale du monde, chargée de toutes les pensées, de tous les idéaux qui germèrent dans le cœur des hommes, qui communiqua l'étincelle au génie de Raphaël". Jamais homme ne fut mieux servi par les circonstances. Déjà sa bonne grâce, son aménité autant que son talent, suffisaient à lui attirer l'affection de quiconque l'approchait; il eut à son service toutes les intelligences et tous les cœurs. Il n'aurait pu réussir à répandre aux commandes de Jules II et de Léon X, s'il n'avait eu pour le seconder toute une armée de jeunes artistes qui travaillaient sous ses ordres. Léon X, en plus des gigantesques entreprises de décoration, le chargeait de l'organisation de ses fêtes pompeuses et de la prompte réalisation de ses dispendieuses fantaisies. A la mort de Bramante il fut, de plus, obligé d'assumer le fardeau de la direction de St-Pierre. Plein de confiance dans sa jeunesse et dans sa prodigieuse facilité, Raphaël, non content de travailler à St-Pierre, construisit encore des palais particuliers et entreprit la restauration de la Rome antique. Sa réputation s'étend au loin. Tous les mécènes vealant un tableau signé de sa main: c'est Alphonse d'Este, Isabelle de Mantoue, François I. De tous les points de l'Italie et de l'étranger, d'innombrables élèves viennent lui demander des conseils. Il ne traverse plus les rues de Rome qu'escorté, comme un prince, d'une cour d'admirateurs.

La fortune et les succès achevèrent de faire de cet être, de complexion délicate et de visage charmant, un très grand seigneur. C'était un étonnement pour tous que cet adolescent aimable fût un si incomparable artiste.

Aimable! C'est là tout le secret du miracle de sa vie. C'est aussi l'essence rare de son génie. Alors que l'histoire des artistes de son époque, ne nous raconte que morts violentes et tragiques aventures, Raphaël se détache de ce milieu farouche "le sourire aux lèvres, l'étoile au front". Sa vie est une apothéose. "Il naît, il éblouit le monde et s'éteint dans sa gloire comme le soleil".

Sa vie minée par des travaux excessifs, par une dépense exagérée de l'intelligence, par de véritables extravagances de génie, s'est brisée au premier choc. D'excès, Raphaël n'en commit que dans le travail et la version qui le représente succombant à de fâcheux désordres est une basse calomnie. On croit, aujourd'hui, qu'il a été terrassé par une de ces fièvres pernicieuses, si fréquentes à Rome. Après trois jours de maladie, le Vendredi Saint de l'année 1520, Raphaël expirait à l'âge de trente-huit ans. A cette nouvelle, Rome fut dans la consternation. A la tête du lit de parade où fut

exposé ce qui restait du divin Urbinato, ses élèves, dans une noble pensée, érigèrent l'œuvre inachevée, la Transfiguration, à laquelle il travaillait encore, la semaine précédente. Ainsi plana sa dernière pensée sur son beau corps inanimé. Et une femme, pleurant en silence dans la chambre recueillie, celle-là même qui avait été le rayon d'amour de son doux génie et que, sans la connaître, l'on appelle "La Fornarina".

x x x

L'influence que ce sublime auteur de la Madone de St-Sixte exerça sur les hommes durs et cruels de son temps, il continue de l'exercer sur les hommes désabusés et blâsés du nôtre; car il est la jeunesse, la beauté, l'amour et c'est ce par quoi il recueille et conserve à l'âme "la sève des sentiments" ce par quoi il imprime à ses créations un cachet d'éternité,—cette ivresse d'une inaltérable jeunesse, cet enivrement d'un amour sans fin.

L'un des traits dominants de cet harmonieux génie, c'est le respect ou "la piété envers le passé." Venu à une heure où il restait peu de chose à découvrir en fait de technique, il a pris à l'exemple des Grecs, l'art au point où il l'avait trouvé pour le conduire au sommet de la perfection. Son respect va si loin qu'il se fait "sauveur" d'un passé qui, sans lui, eût été voué à l'anéantissement et à l'oubli. Il ne craint pas d'introduire dans ses tableaux des morceaux entiers ravis à ses prédécesseurs ou à ses contemporains. C'est ce que ses destructeurs ne lui ont pas pardonné. Cet éternel emprunteur prend son bien où il le trouve et compose ses chefs-d'œuvre de éléments qui lui semblent les plus propres à révéler sa pensée, se contentant de répandre, sur l'ensemble des matériaux amassés la lumière de son génie. Si l'on déroule la succession de ses œuvres, l'on parcourt le cycle entier des sciences et des arts, des sentiments humains et divins; on y trouve l'antiquité et les temps modernes, l'épopée et la satire, l'allégorie et la narration, la poésie et l'histoire, le rêve et l'amour. Voilà pourquoi les jugements portés sur Raphaël sont si divers. Il est un mot qui paraît résumer le secret du magnétisme qu'exerce sur nous cet art doux et fort à la fois, et c'est l'équilibre. L'équilibre des énergies agissantes dont chacune, puissante et féconde, accomplit tout entier son propre rôle, sans contrarier ni entraver l'action contiguë. Cet équilibre ne se fait pas seulement sentir à la surface de la vie manifestée, mais jusqu'au plus intime de l'être pensant, si bien que Raphaël nous apparaît comme le spécimen le plus accompli de l'artiste en qui toutes les facultés se font contre-poids et s'harmonisent dans l'effort total. Son œuvre entière est imprégnée de la lumière de l'idéal; c'est une clarté dans la pensée, une limpidité dans l'expression, une pureté et une correction dans la ligne, une splendeur dans l'ensemble, une finesse dans les détails. Un tableau du maître, mais c'est un tout lié, sans inutilités futilités ni digressions encombrantes. Tendresse et suavité; telles sont ses qualités dominantes. A travers la poésie des formes et des couleurs, circule un souffle puissant qui répand une substantielle fécondité. A travers toute son œuvre, un flot jaillissant de vie supérieure s'écoule sans violence, secret et intime. On le devine plutôt qu'on ne le voit comme on respire parfois la fraîcheur d'une source d'eau vive avant d'en découvrir le filet d'argent, filtrant à travers les mousses sous les arceaux des pâquerettes inclinées.

Simple jusque dans ses profondeurs, Raphaël garde toujours en face du monde une nouveauté de cœur comme une éternelle fraîcheur de sensation. Il semble qu'il recommence toujours à vivre, qu'il retrouve — à chaque effort nouveau — plus vive la force de sa pensée réfléchie, plus neuve l'insouciance naïveté de son âme étonnée. L'on a pu dire, avec raison que "cette simplicité et cette ingénuité d'esprit, allées à la grâce et à la tendresse, font la puissance de l'artiste, son action irrésistible sur l'âme de la foule, laquelle n'est point analyste, mais contemplative, point raisonnée, mais instinctive et dans une peinture, comme dans un livre cherche surtout la réalisation de ses désirs, la satisfaction de ses besoins et le spectacle de sa vie, dans les rêves, les illusions, les souffrances et les joies dont elle est faite de l'aurore au déclin". C'est parce qu'elle a trouvé dans Raphaël la réalisation de son rêve le plus doux, qu'elle a résumé dans ce mot : une beauté de Madone — entendez par là une Madone de Raphaël — toute la sublimité de la vie: l'enfant et la femme; la beauté et l'amour.

Le titre le plus glorieux de Raphaël, c'est d'avoir résumé les conquêtes de la Renaissance et d'en avoir présenté les merveilleux résultats en une suite de chefs-d'œuvre qui tantôt nous élèvent jusqu'aux abstractions les plus sublimes, et tantôt nous font voir "les choses humaines sous un jour qui les grandit sans les défigurer". C'est ce qui constitue son incontestable supériorité non seulement sur les artistes de son époque, mais encore de tous les temps.

C'est donc avec raison que le monde entier a placé Raphaël au premier rang des dieux de l'art, sur ce trône d'or où sont assis, le front ceint du diadème symbolique, Homère, Phidias, Appelle, Dante, toute la pléiade des génies qui ont le mieux honoré et glorifié l'humanité. De tous ces dieux, il est le plus jeune, le plus beau, le plus heureux; il apparaît comme l'Apolon qui a représenté au sommet du Parnasse, entouré du chœur des Muses, dans toute la splendeur de sa souriante immortalité.

J.-B. D.

SIMPLE BILLET.

"SERVIR"

C'est là le titre d'une tragédie que M. Henri Lavedan fait représenter ces jours-ci sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt.

Cette pièce théâtrale est intéressante à un double point de vue. Elle prouve l'évolution de M. Lavedan, sinon vers un catholicisme intégral, du moins vers une saine doctrine; et elle donne à la jeunesse de grandes leçons de patriotisme et d'obéissance.

Elle a fourni à M. Robert Facque la matière d'un solide article, qui a paru dans la "Vie Nouvelle" et dont je détache le passage suivant. Je ne sais pas ce qui m'empêche de le dédier au "Pays", ce journal dont l'habitude est de s'adresser aux étudiants de Laval que les éphémères, injurieuses d'après lui, de "fils soumis et obéissants".

Il verra que nous n'avons pas aussi tort, qu'il semble l'indiquer, de nous soumettre et d'obéir.

"L'individualisme orgueilleux dont nous avons tant de peine à dégager nos pensées, à obscurcir en nous la claire notion de l'obéissance. Parce qu'elle exige le sacrifice de préférences, d'opinions, de volontés même, cette vertu est des plus difficiles à pratiquer. Mais l'étrange sophisme que de prétendre que, parce qu'elle contrarie l'égoïsme si fort en nous, elle soit marquée de servitude! Au contraire, suivant la forte expression du comte de Mun: "l'obéissance est le plus décisif usure que l'homme puisse faire de sa liberté": elle le constitue maître de lui dans la soumission même qu'il apporte volontairement aux disciplines supérieures imposées par les conditions de son existence; elle lui donne le sens de la mesure de l'ordre, et, le cas échéant, le rend apte à commander".

Ainsi "servir", obéir, n'est point être esclave.

Pour terminer ce billet, je ferai remarquer que quelques-uns me reprocheront d'avoir écrit ces lignes dans l'"Etudiant". Je leur ferais trop d'honneur, si je daignais leur répondre. Eux ne rougissent pas de tourner en ridicule des idées que nous savons bonnes, nous, ayons autant de courage, et, mettant de côté tout respect humain et tout amour-propre, disons, forts de la liberté que nous avons d'exprimer nos idées, que ce ne seront pas les rires moqueurs de celui-ci ou de celui-là qui nous feront mettre notre drapeau en poche.

A bon entendeur, salut.

Alphonse de la ROCHELLE.



La rumeur vient de nous annoncer que nous avons à Laval l'émule de Gargantua en la mince et fluette personne de Monsieur H. B. . . E.E.L. Il est grand comme la moitié d'un, large comme le tiers d'un petit homme, et il mange comme dix gros hommes. N'en soyez pas surpris : il fait ses délices de l'EAU DE RIGA.